

Patmos et autres poèmes

Miodrag Pavlovitch

Volume 15, numéro 3-4 (87-88), 1973

Parole, poème, sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30358ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pavlovitch, M. (1973). Patmos et autres poèmes. *Liberté*, 15(3-4), 52–57.

Patmos et autres poèmes

PATMOS

I

Du citron jaune le soufre giclera.
Les piliers rompus érigèrent leur membre.
Sur eux d'impudiques femmes,
ultime centre où convergent les regards du monde.
Les chiens de berger vont tomber le masque,
montrer les crocs en même temps que l'impériale couronne.
Des pins s'envoleront les oiseaux embrasés
et les géants fouleront de misérables mers.
Se poseront les vierges au visage lunaire,
à la main une mitre empoisonnée
vers nos yeux portant des pincettes incandescentes.
Oh ! et les plantes mêmes délieront leurs dragons.
Ainsi est-il écrit dans ton livre.

Compas à la main. Les cheveux gris.
Les cerfs tu vois sur l'autre planète
comme ils poussent leurs cornes dans l'univers ;
rien ne peut arriver à notre compagnon l'animal,
par le fléau nous sommes seuls visés.

Dis encore que la fin n'est pas le bout de la fin,
qu'enfin s'ouvriront les vantaux de la ville
dont la sainteté n'a plus besoin de temple.

II

Silence !

Que se dévoilent mieux encore les temps qui viennent !

Sur l'île où tu vis les empereurs t'observent,
ils attendent tes signes.
Les artistes thésaurisent tes larmes.

Parfois il apparaît celui qui t'a banni,
au-dessus de la grotte, dans une toge déchirée
te signifiant de disparaître davantage
et chaque dimanche de la nuée une main
descend pour s'unir à la tienne.
Nul n'a vu de cette visite le visage.

Que tous écrivent selon ta plume.

De taille gracieuse, lierre au flanc de l'aube
tu étais, et maintenant ton dos est large comme les
tables de la loi,
ta poitrine a la résonance d'une ode pythique
et tes épaules sont une roche détachée de Delphes.

Et poursuivi et privilégié tu es au jardin,
et de tes muscles la poudre a l'odeur de la Parole,
tu as vu la transfiguration
comme témoin et mandataire des Grecs.
Roi de bénignité,
le menton dans la paume. Coulent mots et frisson :
c'est toi qui as pu ouïr le cœur du Fiancé.

SYLVAIN

Nous est venu un hôte très savant
de science telle qu'il en a les cheveux dressés,
des deux poings il s'appuie sur la table
et fixe mon père dans les yeux.

Mon père chante,
dehors, la terre que touche un doigt rouge
brandi du soleil.

Au grenier on entend un enfant
et l'hôte clame :

Deus, niet, niet, niet !

Père, pourquoi tu m'as rien dit ?

Incendie au proche village !

Fumée partout,
les aigles mêmes s'en trouvent aveuglés,
l'hôte brûle,
dans les flammes toujours plus grand !
La cendre le suit et de nouveau s'enflamme
et croule comme sombre neige.

Je vais. Je marche.

Sur les flammes, que d'anneaux en suspens
et dans leur cercle une voix qui chante :
sanctus est, est, est !

TAVANT

Ce hameau nous accueille, ami,
pour nous cellule immergée dans le lait,
de fenêtre en fenêtre la lumière se fait plus forte,
vois notre cave est blanche pauvreté,
qu'on n'espère pas de notre marche qu'elle dépasse
cette meule de foin au-dessus de l'orbite solaire.

Il est temps de déjeuner.
Par la vallée croisent de sereines syllabes.
Devant nous les anges
dansent en robe brune
avec la figure au fond de l'abside dressée.
Dans la crypte gaiement les nains se piquent
mettent leurs maillots à rayures,
écarquillés
mouillent leur pinceau avec le sang de la paroi.
En vérité, ainsi peins et écris
sans égard pour le trésorier,
près dwe la danse, près de l'herbe folle.

Encore un lumineux courant
plus fort lève l'église,
un nouvel assaut de l'aube,
quoi qu'il arrive, nous sommes dans la barque ;
avec nous Paul et Jean
Jonas et Daniel ;
ils disent leur voyage d'Europe,
comme lait boivent le matin,
puis s'éloignent.

Nous restons tout à fait seuls
comme des fossoyeurs.

Tu raconteras ce qui advint après.

L'ARGONAUTE DE TARSE

Du cheval, je suis tombé aux pieds du soleil.
Et gisant sur la route j'ai changé mon cœur.
Les trompes soufflent dans mes yeux, le cerveau se dilate,
Le temps vient que j'expie.
Au navire !
Comme un serpent de la route s'éloigne,

le navire tout chargé de marins visionnaires
qui s'élancent vers la Mer noire.
Sur le pont je chevauche en même temps qu'au tribunal
je comparais : de moi chaque mot a goût de ciguë.
Comme cataractes, les sortilèges à l'estuaire nous attendent.
Dans Rome, les premières cloches,
et dans ma hâte, j'entreprends à la fois cinq — six voyages.
Mon appel planté sur chaque île.
De l'hirondelle, quelqu'un met les ailes dans ma poche
avec un peu de laine dorée.
Qui me régale ? Les frères défunts.
Terrible devient notre barque.
De mon col une autre tête jaillit :
dans la capitale j'entre, homme double ;
et l'un brûlera sur la riche toison
et l'autre indolore au feu saura répondre.

GLOIRE INVERSE

Nous fouette la dure lumière.
Les aigles se tiennent sur les cheminées.
Morsure et dérision
elle vient de l'ombilic igné
la lumière pareille à l'enfant rageur et froid.
Les aveugles hésitent sur le seuil :
pourquoi se moque-t-elle de nous, la brillante,
du fond de sa fosse sacrée ?

Ensuite varie le temps
et tu vois de la cuisine le soleil
uriner partout sur la ville
au beau milieu du jour.
On tourne le dos à l'homme.
Le ciel se renie.
Sainte, la pierre sur la grand-place
est flasque et sans souffle.

L'ultime rai gifle notre face.
Et s'en allant la lumière nous nargue.
Qui dans l'embrasure va me tenir
et qui aura souci de ma vue ?
A quelle profondeur dans l'abîme voûté
pourrons nous déterrer notre père
et derrière combien de monts trouver un ami ?

MIODRAG PAVLOVITCH

*(Traduit du Serbe
par Robert Marteau)*